Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1985)
Heft: 786

Artikel: Solfège pour somnambules : les oies sauvages
Autor: Jimenez, Alfonso
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1017790

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

En fin de compte

Moi, l'année prochaine, je vais passer mes vacances en Afrique du Sud...
A mon âge, on tient à sa peau.
Vous savez compter, oui? 761 morts sur les routes italiennes le mois passé — je dis: sept cent soixante et un morts! Et le même nombre de morts en Afrique du Sud — j'entends: de mort «accidentelle» — en un an. Presque tous des Noirs. Croyez-moi, il n'y a pas à hésiter. Pas plus que n'hésitaient les mères américaines des dernières années soixante: elles envoyaient leurs fils au Vietnam — infiniment plus sûr, le Vietnam, que les autoroutes américaines. Ils y perdaient peut-être leur âme, mais y sauvaient leur corps, c'est l'essentiel, ou quoi?
A propos d'Italie, et des accidents de la route sur les routes italiennes, vraiment marrants, ces gens! Figurez-vous que là-bas, la loi limite la vitesse à 100-130 kilomètres à l'heure. Et qu'ils vendent des voitures qui roulent facilement à 150-180 km/h — disons mieux: qui roulent difficilement à moins de 150 km/h, il paraît que ça abîme le moteur... Faut être fou, non? Ce n'est pas chez nous que des choses pareilles arriveraient.
Dans un autre domaine et toujours à propos de l'Italie, j'ai été assez content de trouver l'histoire suivante (attention, ma source est suspecte, il s'agit du journal communiste l'*Unità*): Mme Agostina Pomi, 82 ans, touche une rente mensuelle de 360 000 lires — en mettant les mille lires à Fr. 1,30 — cela fait 468 francs... Mme Agostina Pomi ne pratique donc vraisemblablement pas la *dolce vita*. Or, voici que l'assurance s'aperçoit qu'elle s'est trompée dans ses calculs — depuis trente-huit ans — et lui réclame la somme de 22 millions de lires — en mettant le million de lires à 1300 francs, cela fait 28 600 francs.
Je disais que j'étais assez content: en effet, je faisais des complexes. J'ai connu le cas d'une université suisse — je ne dirai pas laquelle — qui s'était trompée elle aussi; qui avait trop payé l'un de ses professeurs assistants et lui réclamait dans les plus brefs délais le rétro-payement de quelque 20 000 francs... Naturellement, comme cela se passait en Suisse, la somme correspondait à une erreur de deux ans seulement, et sans aller jusqu'à dire que les professeurs assistants ont le Pactole à domicile, on peut admettre que l'intéressé gagnait plus que Mme Agostina Pomi avec sa rente de veuve. Reste que nous ne sommes pas les seuls: de menues erreurs de calcul comme ça, cela arrive également en Italie! C'est peut-être que là-bas, ils en sont aussi aux mathématiques modernes, aux calculatrices, ordinateurs, etc.?
A propos de l'article (DP 782) où je parlais des résistants assimilés à des terroristes et des terroristes assimilés à des résistants, un lecteur m'adresse une longue lettre qu'il conclut (après avoir parlé des «terroristes en uniformes d'Afrique du Sud, d'Ethiopie, d'URSS, du Chili, de Turquie, etc., etc.») par ces lignes:
«Je crois que des mots comme «terroristes», vecteurs d'une lourde signification et d'une charge affective importante, doivent être employés prudemment et replacés dans leur contexte.» On ne saurait mieux dire. Qu'en pensez-vous? **J. C.**

SOLFÈGE POUR SOMNAMBULES

Les oies sauvages

On ne peut être à la fois au four et au moulin, lui avait dit son oncle Adolphe, alors il allait aux fraises. En chemin il rencontra Julie, fille d'Hector, cousin de sa grand-mère par mésalliance, qui avait accompagné Philomène à la gare. Il désirait pleurer comme un âne, cette fille le contraria. Trop causante, envahissante, où veut-elle en venir?... à ce projet refoulé au fond d'un repli d'un songe: fonder un camp pour nudistes polaires et oies sauvages, qu'elle gérerait de son mieux grâce à cette formation acquise à la crèche du 2e arrondissement de Paris où elle tua un pupille de la nation en le poussant sous un camion. Les Esquimaux, enrichis par la découverte d'un gisement de filon, ne savaient plus que faire de leur or, leur horreur des plages méditerranéennes en faisait des clients potentiels pour pêcher la grenouille, et leur irrésistible attirance pour les oies sauvages, nues également, justifiait ce choix et cet amalgame ornitho-porno-boréal. Peut-être, peut-être, mais il voulait pleurer et ne trouvait plus ses larmes, encombré de cette volumineuse directrice de colonie de vacances. L'envie de pleurer vous prend parfois, une mare, un étang, une mer, un océan soudain bouge au fond de soi et monte irrépressiblement aux yeux qui ne peuvent distiller que goutte à goutte l'alchimie du désespoir longtemps contenu mais trop vaste, trop sauvage sous le lampadaire d'une rue mal famée, la même qu'il fréquenta le lendemain de sa première communion pour regretter son hypocrisie, et ouvrir ses ailes. Ces sanglots contenus dans les émotions larvées vous retournent comme un matelas, une crèpe ou une poche, on se retrouve sans envers.
Bien sûr, dit l'autre, mais que sont devenues mes pantoufles?
Cette marmotte soupire, dit l'autre.
Ainsi va la brouette ainsi va le temps. Où es-tu vieux frère? Ici, ou bien dans une grotte du Tibet, là où Milarepa économise ses orties? Les escaliers ne montent ni ne descendent, aucune horizontale n'a touché terre.
Naturellement, dit l'autre.

Alfonso Jimenez